

Au rythme de mes pas

Une nouvelle de Leila Messaoudi

1^{er} PRIX

Il n'y a aucune marche. C'est dommage, j'aime les marches. Une seule allée qui donne le tournis. La montée est légère mais il y a un effort à faire. L'engin est lourd. Je débouche alors sur une route qui mène à la rivière. J'espère y observer des crocodiles. Regarder le danger, de loin, de cette petite hauteur. J'aimerais aussi y aller pour rêvasser au bord de l'eau. Imaginer être au siècle dernier quand c'était l'heure des découvertes. L'heure où toute nouveauté était magique parce qu'elle était différente et exotique. Pour le moment, j'arrive en plein milieu d'une fête de village. Les femmes enturbannées se déhanchent dans leur wax coloré. Des odeurs de cuisine viennent me titiller le palais. J'en ai l'eau à la bouche mais ce qui m'attire, c'est ce visage si particulier qui me scrute de ses grands yeux furibonds. Pourquoi me regarde-t-il ainsi ? De ses doigts fins, il m'intime l'ordre de m'approcher. Il m'effraie et pourtant il a le pouvoir de m'attirer à lui. Assis en tailleur, sous un grand manguier, il agite à intervalles réguliers son éventail fait d'un mélange de raphia et de palmier. Je me laisse glisser sur le sol et l'écoute me parler. Sa langue m'est étrangère mais la sonorité me parle. Il me conte une histoire. Celle de ses ancêtres. Celle où, tout jeune encore, il a appris les rites, le respect des choses, l'âme de tout ce qui l'entoure. Il agite une figurine faite d'une calebasse. Les graines magiques qui s'y trouvent sont utilisées dans les rites de fertilité. Et il n'y a pas que ça. Il me montre ces gardiens dont le rôle est de protéger les ossements des ancêtres. Certains peuvent décontenancer, à la manière de celui-ci dont la posture grotesque fait sourire. Et pourtant son visage n'est que tristesse. J'avais peur de mon interlocuteur. Je m'aperçois que seul l'inconnu peut effrayer et qu'il me ressemble plus que je ne le crois. Qu'avons-nous en commun ? Tout, ou presque. Un passé entremêlé. Une histoire où nos ancêtres se sont parfois croisés et affrontés. Les ombres dansent sous la lune. Il est l'heure de partir.

Mon voyage se poursuit sous la chaleur. Ici les nuits sont fraîches et les journées brûlantes. Les dunes se ressemblent mais c'est un œil non habitué qui vous parle. Les Touaregs déambulent ici comme si nous étions dans une ville aussi quadrillée qu'une cité

grecque ou romaine. S'agit-il de repères visibles de leurs seuls regards éclairés ? Je ne comprends pas. Tout cela tient de la magie. Perchés sur leur monture, parés d'un châle rouge, ils avancent dans un mouvement monotone regardant l'horizon de leurs yeux perçants. Leur doux visage protégé du sable par leur étoffe azur ne rencontre que rarement le soleil. Les femmes parées de leurs bijoux finement ciselés, aux tons corail, exhibent leur coffre de mariage. Elles y déposent leur caftan, longue robe de cérémonie, et les bonnets de bain dont elles s'affublent à la sortie du hammam. On peut aussi y trouver leurs accessoires de beauté, notamment leur étui à khôl qui noircit leurs yeux velours. Derrière le moucharabieh, des tapis aux teintures végétales, qui vont du safran à l'indigo, s'étalent majestueusement.

Chez leurs cousins, de l'autre côté du Nil, le voyage vers les steppes de Syrie s'organise. Les retrouvailles sont proches. Sous l'immense palanquin bédouin, la femme du chef s'installe à l'abri du soleil. Un voile masque une partie de son visage tandis que la tête est parée d'un bandeau en argent couvert de grelots. Un lourd collier parsemé de pièces de monnaie enserre sa gorge délicate. Comment le dromadaire peut-il supporter ce large fardeau fait de fibres végétales, de laine, de coquillages et de bois ? Il doit assumer le périple qui l'attend. La longue caravane va traverser le désert d'Arabie et certains vont poursuivre leur chemin au-delà des montagnes. Les hommes coincent leur poignard courbe dans leur fourreau. Il s'agit autant d'appareils que d'armes de défense. Sur le flanc de leur monture, ils gardent, précieusement attaché, leur sabre turc en acier dont ils ne se servent que pour parader. Je survole cet Orient, les mystères et la magie des contes. Derrière ce paravent, peut-être, Shéhérazade combat pour sa vie. Je tends la main. C'est l'Asie qui s'ouvre dans toute sa diversité. C'est un enchevêtrement de cultures, de paysages aussi différents les uns des autres dans lesquels je puise une énergie nouvelle.

Je vogue maintenant dans les courants du Pacifique. L'immensité effraie. L'immensité et la grandeur de ces poteaux funéraires plantés devant les maisons. Ou dans ces tambours à fente dont le son sourd est produit en tapant sur les ouvertures avec un bâton ou deux. De la Papouasie à la Polynésie en passant par l'Australie, je côtoie l'art de la métamorphose et des dessins tracés sur le sable. C'est aussi l'art du tatouage. Vais-je y succomber ? Je me sens trop fragile pour cela. Des Aborigènes, munis de leurs boomerangs en bois partent à la chasse quand d'autres peignent les images de leur histoire ancestrale sur des écorces

d'eucalyptus à l'aide de pigments aux tons chauds. Légendes, rêves, faune et flore s'y déploient dans des spirales sans fin et dans des formes géométriques.

Le périple touche presque à sa fin. L'ultime passage obligé se situe aux confins des Amériques. C'est une rencontre inespérée. Celle des grands espaces et des rêves de gamin. Devant moi il se dresse comme dans un songe. Il est vêtu de sa tunique de peau et de ses mocassins brodés de paille. Il prend sa coiffe et se pare pour la cérémonie. C'est un rituel ancestral. Je ne peux qu'être respectueux. Installé en tailleur, les gestes sont lents et précis. Le calumet rejette une voluptueuse fumée qui danse jusqu'au sommet de la montagne. Elle dessine des courbes bleutées. Je m'é gare en elle. J'y vois le coyote ricaner. Je dois rester sur mes gardes. Il pourrait me jouer un tour. J'avance à tâtons vers la sortie du tipi. Je lève la tête vers le totem, colossal. Impressionnant.

Dehors, la nuit est déjà tombée et les faisceaux tricolores se sont allumés. Ils sont comme les filaments des étoiles. A travers mes yeux embués de larmes, ils dansent. Mon esprit est encore empli de ce bonheur. J'ai navigué du nord au sud et d'est en ouest comme si j'avais vécu mille odyssées. Et cet éblouissant lieu parsemé de végétation se dresse entre le fleuve et la montagne, d'un côté la Seine et de l'autre la Tour Eiffel. Je n'ai pas eu besoin d'un visa ni même d'un passeport. Aucune frontière à traverser. Mon accompagnateur se présente enfin devant moi. Il doit être fatigué d'avoir poussé mon engin. Il m'interroge du regard. Je ne peux plus répondre depuis bien longtemps mais à mes yeux, il a compris. Il pousse mon fauteuil jusqu'à l'entrée. Devant la palissade de verre, il m'installe pour une ultime photo. Juste derrière moi s'étale le nom du musée du quai Branly.